



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2013

Écriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine, éd. Matthew Morris et Jean-Jacques Vincensini

Karin Ueltschi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/13055>

DOI : [10.4000/crm.13055](https://doi.org/10.4000/crm.13055)

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Karin Ueltschi, « *Écriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine*, éd. Matthew Morris et Jean-Jacques Vincensini », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 07 juillet 2013, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13055> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13055>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Écriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine, éd. Matthew Morris et Jean-Jacques Vincensini

Karin Ueltschi

RÉFÉRENCE

Écriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine, éd. Matthew Morris et Jean-Jacques Vincensini, Paris, Classiques Garnier, 2012, 273p.
ISBN 978-2-8124-0771-0

- 1 L'ouvrage réunit les actes du colloque organisé à Poitiers les 12, 13 et 14 juin 2008. Les contributions sont présentées en deux grandes parties : « Merveilleux, miraculeux, féerique » et « Mélusine, cris et écrits ». Dans son Introduction, « Mélusine : *faber historiae suae* », Claudio Galderisi présente les grandes problématiques impliquées par le sujet : merveilleux et roman, la femme et la serpente, et surtout la question de la réécriture des motifs et des « prégnances culturelles ». La particularité du traitement féerique de la matière de Mélusine réside dans le fait qu'elle s'édifie sur la conjonction de l'imaginaire surnaturel et de l'Histoire, « de la *story* et de l'*history* » (p. 10) ; Mélusine s'inscrit dans une lignée historique de femmes douées de ce que les Grecs avaient appelé la *mêtis*, à la fois ruse et débrouillardise ; c'est une lignée de bâtisseuses : Mélusine est entourée de toute une armée d'ouvriers pour édifier la forteresse de Lusignan, elle n'a pas recours à la baguette magique. Enfin, que cette histoire est ancrée dans le réel et l'Histoire, on peut également le lire dans ce fait qu'elle présente une réponse possible et complexe à la misogynie ambiante, s'opposant à la dame idéalisée et proposant de nouveaux modèles de représentation féminine.

- 2 On peut distinguer, dans ce recueil, trois modes d'approche du sujet : l'étude à travers un cas particulier ; l'approche comparative ; enfin, la réflexion de fond consacrée à une problématique strictement mélusinienne.
- 3 Commençons par cette dernière catégorie : Francis Gingras consacre son analyse – « Le roman à l'épreuve des fées » – à la confrontation du merveilleux au roman, lien souvent érigé comme intrinsèque. Même si les fées sont habituellement mentionnées avec grande discrétion dans le roman, elles fonctionnent comme des « indices de fictionnalité » dans le texte ; leur présence « permet de souligner que la puissance de celui qui donne à voir le faux pour du vrai relève de l'enchantement » (p. 27). Car, comme le montre le cas de Mélusine, le réel a vite fait de reprendre le dessus, et la fée se révèle sous son vrai jour, parfois en « femelle hideuse, cornue, bossue et ventrue » (p. 34) ! La fée oblige donc pour ainsi dire le roman à se poser la question de son statut à travers son rapport au réel et à la merveille.
- 4 C'est sous le joli titre de « La Dent de la Mère. Geoffroy ou les vertus de l'inquiétant merveilleux » que Jean-Jacques Vincensini propose une lecture de fond à la fois de l'histoire de Mélusine et du merveilleux en général. Il montre le rôle déterminant joué par l'atavisme – dans ce cas héritage transmis par une « surnaturelle génitrice » – et examine la « monstruosité » dont est affligé Geoffroy, qui a reçu cette marque *faee* sous l'espèce d'une grande dent, et dont le caractère devrait en être un reflet signifiant. Or, il n'est pas aisé de cerner Geoffroy, qui présente un ensemble de vertus et de tares difficiles à départager, et qui ont généré de nombreuses interprétations. Les écrits inspirés d'Aristote donnant une interprétation de la dialectique entre vertu et choses monstrueuses ainsi que de leur finalité respective – les unes devant servir de modèle édifiant, les autres de repoussoir – ne suffisent pas à résoudre le problème. L'auteur choisit les trois angles de la puissance, de la jouissance et de la connaissance pour aborder la question de la véritable étoffe de Geoffroy : si, dans le sein de sa famille, il peut apparaître comme un redoutable criminel, en contrepartie il est également un véritable héros civilisateur et exécuteur de projets divins.
- 5 « Métamorphoses de l'imprimé. Traductions et réception de *Mélusine* (1478-1526) » par Ana Pairet retrace, à travers l'histoire des éditions incunables de *Mélusine*, la réception de l'histoire à l'heure humaniste. On observe une rivalité entre les deux versions du roman : celle de Coudrette en effet éclipse, à l'échelle européenne, celle de Jean d'Arras. Dans la tradition imprimée qui se met en place, on observe une esthétisation du corps hybride de Mélusine, ainsi qu'une dilution progressive des éléments merveilleux l'entourant, qui atteint une manière d'apogée avec l'édition de Cromberger, véritable imagier chevaleresque. C'est ainsi que les « métamorphoses de Mélusine » dans les incunables rendent compte de la réception des mythes du Moyen Âge à travers le double jeu de l'*abreviatio* et de l'*amplificatio*, en particulier du récit de Jean d'Arras dans les adaptations successives qu'il connaît ; « par l'ampleur de leur diffusion, les romans de Mélusine jouent un rôle fondateur dans l'histoire européenne du livre imprimé, si bien que les métamorphoses de la fée se confondent avec celles du genre romanesque » (p. 222).
- 6 « La fin problématique de la *Mélusine* de Jean d'Arras ou la rançon d'une structure impossible », que nous offre Friedrich Wolfzettel, repose sur l'hypothèse délibérément osée que cette œuvre devait représenter, à l'heure de sa publication, une gageure, précisément à cause de la frontière floue qu'elle entretient avec la véracité historique dans laquelle elle prétend s'enraciner grâce au fil généalogique qui la relie à la nuit des

temps : « on pourrait parler d'un roman 'historique' qui n'hésite pas à combattre le présent avec les armes mêmes du passé » (p. 256). Ainsi est fondée cette impossibilité, à la fin du Moyen Âge, d'édifier désormais l'histoire sur un socle merveilleux. C'est ainsi que peut s'expliquer, aussi, l'impossibilité de conclure à laquelle se heurte Jean d'Arras, et dont le dernier épisode merveilleux, justement, semble avoir pour objectif de « mettre définitivement fin à l'engrenage du merveilleux » (p. 261).

- 7 Une deuxième grande famille de contributions traite la problématique générale du recueil à travers son expression dans une œuvre ou un corpus spécifiques. Ainsi l'étude de Marion Vuagnoux-Uhlig, « À quel saint se vouer ? Réécritures de la *merveille* et du miracle dans le *Mystère du roy Advenir* », œuvre constituant une mise en scène de la légende de *Barlaam et Josaphat*. Une histoire sacrée est amenée à une dimension temporelle, « historique » donc. Cette transposition contribue à valoriser l'homme ordinaire qui se reconnaît dans les modèles humains qui lui sont proposés sur scène. La merveille n'est pas pour autant éliminée, mais, sous forme de prodiges et de diableries, elle reçoit une fonction scénique d'« artifice » pour ainsi dire, permettant à l'action d'avancer et à l'auteur de river le regard du spectateur sur la scène, lieu de la coïncidence possible des deux univers.
- 8 Tovi Birbing consacre son étude au fascinant motif de la « Fausse morte » qu'il subordonne à sa lecture de la « novèls occitane de *Frayre de Joy et Sor de Plaser* » pour s'interroger sur « la lutte entre le naturel, le merveilleux et le miraculeux » dans la tension existant entre le monde de l'enchantement, de la Nature et du miraculeux chrétien, le corps matériel et mortel représentant une ligne de démarcation. Sont en particulier étudiées les tentatives et pratiques de conservation du corps dans la mort, dans sa matérialité même, par le truchement de procédés d'embaumement, et dont le traitement littéraire est significatif. Le motif de la maternité de la morte – de la vigueur du désir de vie – constitue un cas particulièrement emblématique du sujet et de ses implications.
- 9 « La merveille, une illusion ? Les *secretz* de la scène médiévale (XV^e-XVI^e siècles) » : la belle contribution de Véronique Dominguez analyse les trucages et autres effets spéciaux mis en œuvre par le théâtre en vue non seulement de provoquer l'émerveillement du spectateur, mais également de mettre en scène la merveille et surtout le miracle. Mais ce dernier, d'essence spirituelle, peut entrer dans une relation conflictuelle avec l'artifice qu'implique toute machinerie technique. L'exemple d'Arnoul Greban est particulièrement parlant à cet égard. Par ailleurs, « la merveille technique reçoit des grands principes de l'occamisme une légitimation forte » (p. 87), ce qui permet d'expliquer comment est évité l'écueil d'un conflit voire d'une dérive hérétique du langage artistique.
- 10 « Sirènes et fonctions martiales dans le *Roman d'Eledus et Serene* » de Lunorsola Raffalli-Grenat analyse la créature féerique dans ce roman franco-provençal en vers du XIV^e siècle, dont la matière est essentiellement d'origine grecque ou byzantine. On y trouve des sirènes, des « serpentes », des « dragonesses » : une apparence merveilleuse stigmatise leur nature féerique, qui constitue elle-même un chiffre de la féminité à la fois originelle et symbolique, celle qui « charme, manipule », celle qui « dispose souverainement ».
- 11 Anna Maria Babbi propose une intéressante analyse des « Métamorphoses de Mélusine » dans *Guerrin Meschino* d'Andrea da Barberino (1372-1432 environ), connu notamment pour ses réécritures italiennes des grands cycles épiques français. Ce

roman, en effet, aux matériaux très composites, fait évoluer diverses créatures empruntées aussi bien au panthéon classique qu'à la matière arthurienne – et au roman de Mélusine ; c'est un véritable pot-pourri, en matière féerique, de la culture générale de l'époque. Les différentes figures sont confrontées les unes aux autres dans une simultanéité déconcertante qui renouvelle de manière originale les anciens canevas, tout en les mettant en question.

- 12 Christine Ferlampin-Acher offre une belle contribution confrontant Mélusine au corpus dont elle est la grande spécialiste : *Perceforest*. La présence de motifs et de personnages mélusiniens dans ce roman permet non seulement de formuler de nouvelles hypothèses concernant la question de la datation de l'œuvre, mais nous renseigne sur le succès de la légende « poitevine » en milieu bourguignon. Sont ainsi examinées, en dehors des questions très intéressantes de toponymie et d'onomastique, des scènes ponctuelles particulièrement significatives comme la conjonction du motif de la chasse au sanglier et de la fée surprise. On peut y lire une influence de Jean d'Arras, avec ce parti-pris très net de l'auteur de *Perceforest* d'inverser tout ce que cette œuvre pouvait avoir d'inquiétant et de négatif : en substance, il s'agit de vider la fée Mélusine de ses aspects diaboliques afin d'édifier sur ce modèle des figures comme la Reine Fée ; ce faisant on aboutit à une manière de rédemption de Mélusine elle-même.
- 13 « La Fée au miroir : les figures de Mélusine dans l'œuvre d'Honoré d'Urfé. *La Savoysiade* et *L'Astrée* » par Alexandra Hoernel montre la présence récurrente de Mélusine dans l'œuvre d'Honoré d'Urfé ; la critique est parfois allée jusqu'à proposer Jean d'Arras – dont le *Roman de Mélusine* est répertorié dans l'inventaire de la bibliothèque de d'Urfé – comme source directe de *L'Astrée*. De nombreux éléments mélusiniens en effet y figurent, à commencer par le choix du Forez et plus généralement de ce que l'auteur appelle un « espace référentiel commun », notamment des motifs comme la fée à la fontaine, la Vérité d'amour, voire le bain mélusinien, et toutes les histoires de mensonges et de tromperies qui jalonnent l'œuvre.
- 14 Jean-Claude Mühlethaler confronte les motifs mélusiniens à l'inspiration littéraire moderne avec « Mélusine (et Philomena) à l'aube des temps modernes. Réticences courtoises face à la métamorphose ». L'exploration nous mène depuis Martin Le Franc et Charles d'Orléans jusqu'à la Mélusine d'André Breton et se construit une nouvelle fois autour de l'interrogation concernant l'appartenance de notre figure à l'Histoire ou au monde de la fiction poétique au même titre que les dieux de la mythologie antique. Mélusine « irradie le lyrisme » (p. 243) jusqu'au célèbre constat d'André Breton (*Arcane 17*) percevant le « cri enfoui depuis neuf siècles sous les ruines du château de Lusignan ».
- 15 « Mélusine des détritius ou les cris de la terre » de Jonathan F. Krell traite lui aussi de l'apport du récit médiéval à la littérature moderne en donnant une lecture précise du roman de Chantal Chawaf, *Mélusine des détritius* (éd. du Rocher, 2002), qui propose une nouvelle interprétation de l'ancien mythe en situant l'intrigue et l'héroïne dans un village du XXI^e siècle, dans un contexte de menace écologique, mais dans lequel le cri d'une voix féminine continue de retentir.
- 16 Enfin, une troisième famille de contributions emprunte sa structuration à une approche comparative. Ainsi le travail de Matthew W. Morris, « Les deux *Mélusines*. Une comparaison des œuvres de Jean d'Arras et de Couldrette », qui s'ancre dans le contexte historique de la guerre de Cent ans et qui propose cette lecture très intéressante montrant que la différence fondamentale entre les deux œuvres repose sur le fait que

leurs auteurs sont respectivement partisans de Jean de Berry et de la cause de la France (Jean d'Arras), et de Guillaume de Parthenay et de la cause de la faction anglaise (Coudrette). Les deux seigneurs en effet revendiquent leur appartenance au lignage de Mélusine dans ce Poitou qui a été le théâtre d'événements déterminants dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Ces deux partis-pris opposés impriment, avec subtilité, leur vision des choses aux deux œuvres qui en reçoivent ainsi une inspiration fondamentalement distincte.

- 17 « L'amplification du discours religieux orthodoxe dans *Mélusine* de Coudrette », par Daniel E. O'Sullivan, confronte la matière mythique de l'œuvre à sa dimension religieuse et spirituelle. Les injonctions à Dieu et aux saints y sont pléthore, mieux, « dans les versions françaises, Mélusine est, en fin de compte, un être chrétien » (p. 121). L'article se propose de montrer que la version de Coudrette amplifie les éléments païens contenus dans le récit de Jean d'Arras tout en y ajoutant de nombreux éléments religieux, comme s'il voulait en même temps « purifier la légende ». Si Coudrette ne réécrit pas la version de Jean d'Arras, il en offre une réinterprétation libre ; on peut y lire, notamment, une certaine anxiété de l'Église qui au même moment est en train de s'armer contre les nécromanciens et les sorcières.
- 18 Le seul article en langue anglaise du recueil est la remarquable contribution de Henry Bayerle, « Mélusine as Anti-Medea », qui propose donc une lecture comparée du mythe de Médée – ses versions antiques comme médiévales – et de celui de Mélusine, dont Médée serait un des modèles précurseurs et dont la recherche a jusqu'alors sous-estimé l'influence. L'auteur examine ces liens à travers les scènes de rencontre respectives entre Médée et Jason, et Mélusine et Raymondin, puis grâce aux motifs de la prospérité, de la rupture du serment et d'autres similitudes ponctuelles et incisives.
- 19 Le recueil est pourvu d'un index bien fourni, particulièrement utile chaque fois que l'on a affaire à un ouvrage collectif. Une petite remarque concernant la facture matérielle : en dehors de quelques coquilles (p. 17, p. 113 et p. 217 notamment), il convient d'attirer l'attention sur un problème sans doute technique car récurrent d'une contribution à l'autre : une soudure typographique inopinée de mots (p. 77, l. 19 ; p. 108, l. 11 ; p. 112, l. 11 ; p. 119, toute la citation ; p. 120).
- 20 En conclusion, l'ouvrage, à travers les éclairages très différents et complémentaires qu'il donne du sujet, offre une lecture rythmée, agréable et très stimulante. Ses directeurs ont réussi à mettre en évidence, à travers la grande variété même des contributions, la problématique de base du motif de Mélusine et de ses traductions littéraires : son sujet et sa substance ont fondamentalement trait à l'articulation entre Histoire et histoire, entre réel et fiction, ainsi que leur (im)possible mariage en cette fin du Moyen Âge.